

João Cândido
CARTOCCI MAIA
(Universit  de S o Paulo/FAPESP)

L'origine du style : crises dans le monde roman selon Leo Spitzer

Abstract (The Origin of Style: Crises in the Romance World According to Leo Spitzer) Known as one of the masters of the discipline that came to be known as stylistics, Spitzer does not always provide us with the origin of what he understands by the notion of style. Our hypothesis is that such a notion depends on a counterpoint often assumed by him but rarely stated—namely, the notion of the classical. This is evident, for instance, in his research as a Romance philologist, where he seeks to understand the history of changes in the Romance languages as the speakers' attempt to endow the language with its own stable style, in contrast to the stable classicism of the lost Latin system. With regard to the style of literary works, something analogous would occur: an author's style can manifest either (1) their own struggle with the elements of the universe—a struggle to domesticate them when they present themselves in a chaotic manner—or (2) a profound sense of harmony between the subjectivity that takes the floor and the surrounding world. The aim is to show how these notions, in Spitzer's texts, stem from his particular appropriation of the tradition in which he is situated: while rooted in Romance philology, he simultaneously draws upon Romantic arguments.

Keywords: *Leo Spitzer, crisis, romance languages, style, Romanticism.*

Résumé : Leo Spitzer, éminent romaniste et reconnu comme l'un des fondateurs de ce qui est devenu la stylistique, ne précise pas toujours l'origine de sa compréhension du style. Notre hypothèse est que cette notion repose sur un contrepoint qu'il suppose souvent mais qu'il énonce rarement, à savoir le concept de classique. Cela est particulièrement évident dans ses travaux de philologue romaniste, où il étudie les changements historiques des langues romanes comme les tentatives des locuteurs de doter leur langue d'un style stable, en contraste avec le classicisme fixe du système latin disparu. Concernant le style littéraire, une dynamique analogue apparaît : le style d'un auteur peut révéler soit (1) sa lutte personnelle avec les éléments de l'univers – une lutte pour les domestiquer lorsqu'ils se présentent de manière chaotique –, soit (2) un profond sentiment d'harmonie entre la subjectivité de l'auteur et le monde qui l'entoure. Cet article vise à montrer comment ces concepts dans les écrits de Spitzer émergent de son engagement spécifique avec la tradition intellectuelle dans laquelle il s'inscrit : bien qu'enraciné dans la philologie romane, il s'inspire également de la pensée romantique.

Mots-clés : *Leo Spitzer, crise, langues romanes, style, romantisme.*

Leo Spitzer fut un célèbre critique littéraire autrichien et romaniste, considéré par beaucoup comme l'un des classiques de la théorie littéraire moderne et comme une figure incontournable de la littérature comparée. Cet article je pourra peut-être aider à expliquer d'où viennent, les concepts qui l'ont rendu célèbre, et qui ne peuvent être

séparés de la pratique stylistique, de la méthode stylistique qu'il a contribué à approfondir et à diffuser, tout comme l'ont fait d'autres collègues à lui, également très connus : Erich Auerbach, Ernst Robert Curtius et Karl Vossler.

Cependant, il faut aussi considérer aussi les crises dans le monde roman, les problèmes traductologiques et la possibilité d'intercompréhension entre locuteurs de différentes langues. Ce qu'on va faire, donc, c'est tenter de montrer l'articulation entre ces questions et la littérature comparée ainsi que la stylistique de Leo Spitzer, car on croit que sa manière particulière de penser peut être très éclairante pour réfléchir aux langues et aux littératures. Comme on trait du monde roman et de ses crises, je voudrais commencer par montrer la manière dont Spitzer lit la tradition dont il est issu : précisément celle de la romanistique, une discipline qui traite de plusieurs langues et tente de comprendre la spécificité de chacune, ainsi que leurs relations, leurs influences réciproques et leur origine commune.

Or, dès qu'on pose ainsi la tâche de la romanistique, on voit déjà se dessiner le problème de la traduction, celui du passage d'une langue spécifique à une autre, sur le fond global de leur passé partagé. Dès le départ, il convient donc de dire que, dans un débat remontant à une vingtaine d'années, certains universitaires nord-américains se sont confrontés à l'œuvre de Spitzer, y trouvant un appui pour penser les relations entre une perspective globale de compréhension réciproque entre plusieurs langues qui ne sacrifie pas l'appréciation des formes linguistiques particulières. Dans ce débat, la notion de traduction jouait un rôle crucial. La constellation de concepts qu'on souhaite évoquer ici ne constitue donc en rien une nouveauté, car elle a déjà été soulevée et discutée par des chercheurs comme Emily Apter et Bruce Rosenstock (Apter, 2005, Rosenstock, 2007) – soit dit en passant, dans le contexte des crises qui inauguraient le monde globalisé. On est tout à fait d'accord avec ce que ces chercheurs soulignent et valorisent dans l'œuvre de Spitzer. De notre point de vue, toutefois, leur argumentation serait plus convaincante et plus fidèle à la méthode même de Spitzer si elle prêtait attention à la tradition scientifique dont il est issu et aux inflexions qu'il propose. C'est ce que on me propose de faire maintenant.

On commence donc par la romanistique. Nous savons tous que les langues romanes modernes trouvent leur origine dans le latin. Plus précisément, dans ce qu'on appelle le latin vulgaire, c'est-à-dire la variante linguistique parlée par la population romaine à travers l'ensemble de l'Empire, différente du latin parlé par les élites et que l'on retrouve aussi bien dans les compilations juridiques que dans les écrits de Virgile, d'Horace, etc. Ces idées fondamentales de la romanistique ont été réunies et articulées par Friedrich Diez, considéré comme le fondateur de la philologie romane, dont Spitzer lisait toujours l'œuvre avec intérêt. Si, comme lui, on revient aux textes de Diez, on y trouve rapidement une caractérisation du latin pratiqué par les classes populaires. Il se distinguerait, selon Diez, par une négligence dans l'effort de prononciation des locuteurs, une tendance à assouplir les règles grammaticales, l'usage d'expressions généralement évitées par les écrivains et une manière particulière de formuler les phrases.

Évidemment, cette caractérisation repose sur un biais comparatif : l'usage populaire du latin est considéré comme « bas », corrompu ou souple uniquement du point de vue du latin dit « officiel », plus stable et intègre. Mais ce qui pourrait apparaître comme un désavantage devient, chez Diez, un atout : cette « susceptibilité » du latin vulgaire est précisément ce qui lui permet de survivre. Car le latin officiel, à son apogée de stabilité, était déjà figé et n'a pas survécu à la chute de l'Empire. Les invasions germaniques, toujours selon Diez, ont détruit les classes supérieures de l'ancienne civilisation, entraînant l'extinction du « latin pur » (Diez, 1863, 2). Ce qui survivra, ce sera justement le latin vulgaire, capable de s'adapter à la nouvelle situation grâce à sa plasticité, une plasticité qui, au fil des siècles et sous l'influence de divers facteurs, donnera naissance aux langues romanes que nous connaissons aujourd'hui : le roumain, le français, le portugais, l'italien, l'espagnol, etc.

On peut dire alors que les langues romanes sont les filles d'une crise – la crise d'un monde, d'un Empire et d'un modèle linguistique –, et qu'elles ont fleuri sur les ruines d'un royaume déchu, étant elles-mêmes déjà « déchues » par rapport au latin classique. Ce n'est pas un hasard si, lorsqu'il fut invité à enseigner les langues et littératures romanes à Istanbul, où il s'exila en 1933 pour fuir les persécutions nazies, Spitzer affirmait, dans une leçon inaugurale de la même année, que la *Romania* (c'est-à-dire l'ensemble culturel constitué des territoires où prospèrent les langues romanes) était un cosmos ayant triomphé du chaos (Spitzer, 2011, 766).

Mais on peut aller plus loin pour approfondir la notion spitzérienne selon laquelle un ensemble de langues peut constituer un triomphe sur le chaos. À ce propos, il convient de rappeler les enseignements que Spitzer reçut de l'un de ses maîtres, Karl Vossler, un romaniste qui renouvela la linguistique historique en réactualisant les idées de Wilhelm von Humboldt. Avec Vossler, Spitzer découvrit que chaque langue et chaque dialecte roman possèdent un style propre, une manière singulière d'organiser les mots et d'exprimer la pensée, laquelle correspondrait à une vision du monde elle aussi singulière et, plus précisément, à une tentative propre d'organiser et de présenter le monde, sa vision des choses. C'est précisément cette tentative de maîtriser le monde à travers les mots qui serait à l'origine de nombreux changements linguistiques et de la formation des divers styles des langues.

Ainsi écrit Spitzer dans un texte intitulé « Why Does Language Change? » :

« Nous nous trouvons ici face au fait que les langues et les dialectes sont, comme l'a dit Vossler, des “styles”, des formes d'auto-expression à travers lesquelles une communauté marque sa distinction, tout comme elle le fait dans sa littérature, son art, ses institutions et ses lois. Castille trouva son propre style classique plus tôt que d'autres régions – tant du point de vue linguistique que poétique ; les autres restèrent plus longtemps fidèles à un style archaïque et chaotique d'auto-expression qui, en tant que phénomène de base, est commun aux langues romanes, toutes caractérisées par la rupture qu'elles provoquèrent dans l'unité et l'ordre du système vocalique latin. Le “style” de l'auto-expression romane est enraciné dans l'inquiétude et l'anarchie ; les peuples

romans ne cherchaient pas à innover en premier lieu : ils souhaitent préserver des habitudes de parole. » (Spitzer, 1943, 422)

Ce passage met en évidence que la constitution d'un style propre coïncide avec une crise de la classicité et avec une tentative d'instauration d'un nouvel ordre, qui s'opère à l'intersection des sphères institutionnelle, politique, artistique et linguistique (et que l'on peut percevoir jusqu'au niveau le plus apparemment étranger au chaos du monde : celui des voyelles). C'est ainsi que les langues romanes survivent à la crise du latin : cherchant à subsister face à l'inquiétude et à l'anarchie, elles ont voulu préserver des habitudes de parole qui les consolideraient et les distingueraient. Et c'est ainsi que chacune d'entre elles émerge avec ses styles particuliers, d'abord le castillan, puis toutes les autres, selon Spitzer.

Avec l'idée que chaque langue possède un style particulier – et on entre ici pleinement dans le domaine de la stylistique, pour lequel Spitzer est devenu célèbre –, surgit aussi le problème de la compréhension de ces langues. Pour Spitzer, même à l'intérieur d'une langue nationale, chaque individu parle toujours une langue marquée par un style propre, distinct de celui de ses concitoyens. Cela est particulièrement visible chez les écrivains. Ainsi, pour lui, la langue de Proust est différente, par exemple, de celle de Péguy (Spitzer, 1928, XII). Si l'on voulait pousser l'idée à l'extrême, on pourrait dire que personne ne parle exactement la même langue qu'une autre personne. Cette formulation, qui est manifestement une exagération, n'en conserve pas moins une part de vérité : celle selon laquelle l'incompréhension fait partie intégrante du langage. Cette idée – selon laquelle il y a toujours quelque chose d'incompris dans la langue de l'autre, que l'incompréhensibilité est congénitale au langage, que nous ne disons jamais exactement la même chose que l'autre – constitue un thème important de la philosophie romantique du langage, introduit par Friedrich Schlegel, mais également abordé par Schleiermacher et Humboldt. Ce dernier écrit que :

« Personne ne pense précisément et exactement la même chose que l'autre en présence d'un même mot, et cette différence, si tenue soit-elle, vibre à travers toute la langue comme une onde sur l'eau. C'est pourquoi toute compréhension est en même temps non-compréhension, tout accord dans les pensées et les sentiments en même temps divergence. » (Humboldt, 2015, 280)

On revient ici à la question de la vision du monde intrinsèque à la langue, en soulignant cette fois qu'aucune personne, parlant la même langue, n'aura exactement la même « vision » d'un mot connu de tous deux ; personne ne pensera ni ne ressentira exactement la même chose face à un même mot. En y regardant de plus près, cependant, on constate que Humboldt ne refuse pas d'introduire la possibilité de la compréhension. Si l'on veut poursuivre son image, on pourrait dire que, même si chaque langue individuelle fait onduler la surface de la grande mer commune de la langue, il reste cette mer commune dans laquelle il est possible de naviguer. En effet, pour les

philosophes du romantisme allemand, c'est ce double caractère du langage qui, en dernière analyse, le rend possible. Schleiermacher, qui souhaitait fonder dans son herméneutique l'art de comprendre tout acte de langage, affirmait, dans un texte célèbre que Spitzer connaissait et citait, que si tout, dans la langue de l'autre, m'était étranger, la compréhension n'aurait aucun point de départ ; d'un autre côté, si tout était immédiatement transparent et compréhensible, la compréhension ne serait ni nécessaire ni même concevable (Schleiermacher, 2002, 612). Ainsi, dans la ligne de Schleiermacher, l'acte de compréhension de la langue d'autrui peut commencer à s'esquisser de manière comparative, c'est-à-dire en mettant en évidence la différence qui me sépare de la langue de l'autre, jusqu'à ce qu'elle devienne intuitivement saisissable.

On croit qu'il s'agit de l'expérience qu'on fait lorsqu'on apprend une langue étrangère. Nous sommes toujours tentés de traduire une phrase littéralement dans notre langue maternelle. Cette traduction finit par troubler notre sentiment de la langue, notre *Sprachgefühl*, ce sentiment que nous avons que, même si nous n'avons jamais dit toutes les phrases possibles dans une langue, nous sommes « chez nous » lorsque nous parlons notre langue première, et que nous pouvons percevoir ce qu'elle peut ou ne peut pas dire. Ainsi, lorsque nous traduisons une langue étrangère dans la nôtre, c'est presque comme si nous la regardions de l'extérieur, comme si nous la recouvrons d'un tissu permettant de mieux distinguer ses mouvements. Nous pouvons rendre visibles les gestes qui l'ont engendrée, la manière dont cette autre langue crée un monde, manipule des objets, etc. Par ailleurs, nous pouvons aussi voir les limitations de notre propre langue, ce qu'elle ne peut pas dire, et même s'il existe, dans notre répertoire, quelque chose de semblable. Spitzer connaissait certainement la maxime de Goethe et y aurait sans doute souscrit : « Celui qui ne connaît pas de langues étrangères ignore sa propre langue. »

Or, c'est dans ce jeu entre le commun et l'étranger que je peux comprendre et interpréter une langue. Lorsqu'il entreprit d'apprendre le turc en exil, Leo Spitzer partit du constat que, pour comprendre le « mode de pensée » du turc, il lui faudrait recourir, de manière comparative, à ce qu'il connaissait déjà des langues romanes qu'il avait étudiées. Bien entendu, cette comparaison offrait un point d'appui, un repère, qui, au fil de l'analyse, serait nuancé et corrigé afin que la spécificité du turc soit bien délimitée.

Le point important ici, cependant, est le perspectivisme que Spitzer est en train de construire. Notre situation linguistique est telle que nous parlons toujours des langues différentes, des styles différents – chaque personne a son propre usage, chaque pays et chaque langue aussi. Mais c'est dans le jeu croisé des rencontres réciproques qu'elles peuvent se comprendre. Un acte de langage et l'acte de compréhension du langage de l'autre (qui, à son tour, est aussi un acte de langage) partent toujours d'une langue singulière, et au fond irréductible, d'un style. Toutefois, c'est en partant du postulat que toutes les langues sont humaines que nous pouvons en venir à les comprendre par comparaison : avant d'appartenir à un peuple, les langues

appartiennent à l'humanité, elles sont sœurs – et cela, comme le montre clairement la métaphore qui dit qu'elles sont sœurs, signifie qu'elles ont une origine commune (et en effet cela doit être un postulat, puisque tous les peuples ont leur propre langue). Ce quelque chose de commun et d'unitaire qui appartient à toutes les langues est ce qui rend possible le passage de l'une à l'autre et la compréhension partagée, ce qui peut-être subsiste à tous les styles : une unité perdue, et l'intuition que, derrière chaque mot de l'autre, il y a une personne ou un

Pour Spitzer, dire que toutes les langues ont une origine commune reviendrait à affirmer qu'il serait possible de les organiser selon un principe commun. En traitant du système d'une seule langue, Leo Spitzer la compare à une œuvre d'art, qui, pour cette raison même, peut être étudiée selon le modèle qu'il a établi pour les analyses de littérature : « Il conviendra peut-être mieux d'étudier en parallèle au système de l'œuvre d'art celui d'une langue » (Spitzer, 1970, 70). Ainsi, il faut rappeler que, pour le romaniste, les divers éléments d'un roman, par exemple, sont comme les différentes parties d'un organisme, où coule toujours le même sang vital « le sang de la création poétique est toujours le même, que nous attaquions l'organisme au niveau du 'langage' ou des 'idées', du 'récit' ou de la 'composition' » (Spitzer, 1970, 60).

Ce qui confère unité au système de l'œuvre littéraire cesse d'être identifié à l'une quelconque de ses parties identifiables (le rythme, les rimes, les idées mobilisées, etc.) et devient autre chose, comme un sang présent dans toutes les parties, mais qui ne peut être réduit à aucune d'elles. Plus loin dans le même texte, Spitzer donne l'exemple d'un système astronomique, chaque élément de l'analyse correspondant à un satellite qui orbite autour d'un centre : le principe créateur qui a agi dans l'âme de l'écrivain. Le chercheur en littérature devrait donc toujours effectuer un chemin qui va des détails linguistiques (le récit, les idées, etc.) à analyser jusqu'à leur centre créatif : « après trois ou quatre de ces allers et retours, le savant pourra savoir s'il a trouvé le centre vital, le soleil du système astronomique » (Spitzer, 1970, 70).

Cette origine vitale est avant tout garante de l'unité formelle de l'œuvre, agissant comme une hypothèse heuristique qui permet de considérer l'œuvre littéraire comme un tout organique. Comme on l'a vu, le même raisonnement serait donc transposable à un système linguistique : incapable d'être analysé à partir de chacune de ses parties, celui-ci doit correspondre au principe créateur présent dans l'esprit des locuteurs, celui-ci étant le centre du système organique d'une langue. Un tel procédé pourrait être reproduit et faire graviter, autour d'un même centre spirituel, les diverses langues humaines, chacune étant, en elle-même, une sorte de système solaire ou « œuvre d'art ».

Or, si c'est ainsi, il faudrait alors considérer que chaque production de langage, qu'il s'agisse de l'œuvre littéraire ou de la langue elle-même, correspond, en dernière analyse, à un produit de l'esprit humain qui, s'il me paraît étrange dans un premier moment, peut, dans un second moment, être étudié et compris. S'il est vrai que je ne peux jamais atteindre le noyau spirituel de l'œuvre, je peux au moins tenter de comprendre ses manifestations extérieures comme correspondant à ce noyau, et cette

compréhension a toujours un point de départ singulier. On peut ainsi mieux comprendre le perspectivisme spitzérien mentionné plus haut. Si je veux comprendre la langue de l'autre, le style de l'autre, je n'ai pas d'autre outil que mon propre sentiment linguistique, qui correspond donc à une inclination personnelle qui m'est propre. Ce qui attire mon attention dans la langue de l'autre, ce qui ne semble commun à personne d'autre qu'à lui, ne sera pas nécessairement ce qui attirera l'attention d'une autre personne. En parlant de l'œuvre de Rabelais, Spitzer écrit : « Puisque j'étais linguiste, j'ai pris le point de vue de la morphologie pour retrouver l'unité de l'ensemble. Manifestement, aucun chercheur n'est obligé de faire la même chose » (Spitzer, 1970, 70). Or, si c'est ainsi, l'exercice continu de compréhension des langues et des œuvres correspond, en dernière analyse, à la manière toujours singulière par laquelle nous pénétrons dans l'héritage culturel et spirituel commun, lequel peut toujours être envisagé sous un nouvel angle.

Bibliographie

Textes de références :

- Diez, Friedrich. 1863. *Introduction à la grammaire des langues romanes*. Paris, A.-L. Hérold.
- Schleiermacher, Friedrich. 2002. « Über den Begriff Hermeneutik », in Hermann Fischer, Ulrich Barth, Konrad Cramer, Günter Meckenstock et Kurt-Victor Selge (coord.), *Kritische Gesamtausgabe*. Berlin : De Gruyter, 2002, vol. 11, p. 601-641.
- Spitzer, Leo. 1928. « Vorrede », in *Stilstudien*. Munich : Max Hueber, p. IX-XIII.
- Spitzer, Leo. 1943. « Why Does Language Change? », in *Modern Language Quarterly*. Durham : Duke University Press, vol. 4, p. 413-431.
- Spitzer, Leo. 1970. « Art du langage et linguistique », in Jean Starobinski (coord.), *Études de Style*. Traduction de Michel Foucault. Paris : Gallimard, 1970, p. 44-78.
- Spitzer, Leo. 2011. « Learning Turkish », in *PMLA*. Traduction de Tülay Atak. Cambridge : Cambridge University Press, vol. 126, no 3, p. 763-779.
- Von Humboldt, Wilhelm. 1836. « Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaus », in Christian Berner. 2015. « Mal Comprendre », in Christian Berner et Denis Thouard (coord.), *L'interprétation : un dictionnaire philosophique*. Paris : Vrin, p. 277-287.

Ouvrages critiques :

- Apter, Emily. 2005. *The Translation Zone: A New Comparative Literature*. Princeton : Princeton University Press.
- Rosenstock, Bruce. 2007. « Leo Spitzer and the Poetics of Monotheism », in *Comparative Literature Studies*, vol. 44, no 3. State College : The Penn State University Press, p. 254-78.